



CINÉMA

## Un rail-movie sans train, à l'ombre de Sankara

Lucie Viver signe son premier long-métrage. Un voyage au cœur du Burkina Faso, le long de la voie ferrée à l'abandon qui relie Abidjan, Ouagadougou et Kaya.

**SANKARA N'EST PAS MORT**

Lucie Viver  
France, 1h49

**E**n octobre 2014, des manifestations populaires éclatent dans les rues de Ouagadougou et se répandent dans tout le pays. Après vingt-cinq ans de règne sans partage, Blaise Compaoré fuit le Burkina Faso et trouve refuge en Côte d'Ivoire. Lucie Viver avait découvert ce pays au cours d'un voyage deux ans auparavant. Elle décide d'y retourner, seule, avec pour tout bagage une caméra, pour filmer un pays qui venait de se libérer d'un dictateur. Dans son dispositif simple, Lucie Viver laisse sa place à la fragilité, à l'empathie sans jamais être intrusive, filmant avec poésie ces rencontres.

C'est un jeune poète, rencontré précédemment, Bikontine, qui va lui servir de guide. L'idée d'un voyage au long cours, le long d'une voie ferrée construite sous la gouvernance de Thomas Sankara, assassiné en octobre 1987 par Compaoré, s'est naturellement imposée. Bikontine sera la voix d'un pays qui n'a pas oublié, la réalisatrice ses yeux. Un périple pour raconter un pays, à pied, le long de ce chemin de fer où les trains n'ont jamais roulé. Une cartographie où les paysages et les visages des hommes et des femmes rencontrés au fil des jours dessinent un pays vivant, des hommes et des femmes non seulement intègres mais dignes, courageux, qui n'ont pas oublié. Qu'ils soient paysans, mécaniciens, ramasseurs de coton, chercheurs d'or, instituteurs, médecins, commerçants ambulants, entraîneurs de foot ou tailleurs, ils regardent la caméra

droit dans les yeux, sans ciller, sans fausse pudeur. Leurs paroles tissent une mémoire collective, leurs gestes quotidiens sont des gestes de résistance à la pauvreté, à la fatalité. La voie ferrée qui relie Abidjan, Ouagadougou et Kaya, la réalisatrice choisit de la parcourir de la capitale à Kaya, vers le nord. Le paysage luxuriant des premiers jours devient plus minéral, tandis que les herbes folles poussent entre les rails à l'abandon. Ce tronçon-là, c'est sous l'impulsion de Sankara que les Burkinabés l'ont construit, seuls. Désormais, c'est Bolloré qui est en charge de sa réhabilitation... Mais le fantôme de Sankara plane dans les mémoires, ses livres circulent, ses idées aussi. « À quoi servent les cimetières si les morts ne dorment pas ? » se demande Bikontine devant une tombe. Bikontine avance pas à pas. Parfois, à la tombée de la nuit, il murmure ses poèmes. Les mots de Sankara disséminés çà et là font mouche. « Qu'est-ce qu'un poète peut apporter à la société ? » demande Bikontine à un médecin. La consultation du Planning familial dans un village ne désemplit pas. Une femme ne veut plus de son stérilet. La caméra capte le regard désemparé de l'infirmière. « Les gens voyagent dans les livres, nous, on voyage sous terre », dit ce chercheur d'or couvert de poussière. Sankara voulait que les Burkinabés aillent eux aussi sur la Lune. Il avouait que le plus dur, pour un chef d'État, c'était « d'entretenir la joie ». Bikontine marche sur des rails suspendus dans les airs. ●

MARIE-JOSÉ SIRACH

Disponible en VOD. Et visible « en salle » dès le 29 avril via la plateforme la Vingt-Cinquième Heure ([www.25eheure.com](http://www.25eheure.com)).



Pour raconter ce pays vivant, la réalisatrice s'est laissée guider par Bikontine, un jeune poète. Météore Films